

Filles de la Walilü

Cécile Roumigière

Le livre

Sur la presqu'île de Iurföll, les hommes partent en mer dès qu'ils en ont l'âge. À terre, les femmes gouvernent, exercent tous les métiers, et sont libres de vivre les amours qu'elles désirent.

C'est dans cette société sereine et joyeuse que grandit Albaan Blossëüm. Sereine? Pas tant que cela. Les rêves qui assaillent Albaan sont porteurs de noirs présages. Une malédiction planerait-elle sur elle? Qui est cette femme au visage brûlé qui lui veut du mal, et qui semble prête à soulever tout le village contre elle? Au nom de quelle vengeance?

Dans la forêt plane la Walilü, fascinante créature des contes horribles de son enfance...

L'autrice

Cécile Roumiguière est autrice de romans et d'albums en littérature jeunesse, scénariste de spectacles tout public mais aussi réalisatrice de lectures performances et de pas mal d'autres idées qui peuvent lui passer par la tête.

Cécile Roumigière

Filles de la Walilü

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

À la forêt. Aux femmes.





Un début de printemps

Derrière un rideau d'arbres, au fond de la forêt, un lac noir sous le ciel noir. Et le froid. Un chuintement, une plainte. Un cri de douleur qui signe la fin de la nuit. Lentement, le noir du ciel se griffe d'or et d'argent, le cobalt fond sous l'indigo. Le gémissement, à nouveau, résonne sans que personne ne soit là pour l'entendre. Un trait, un éclair nacré dans le blanc pur de la glace, et un soupir, le dernier, un son à lacérer le cœur quand la plaque se scinde en deux. Le morceau de glace hésite, il tangue en suivant le clapot des eaux du lac. Le vent tombe, la plaque dérive.

Loin du lac, au-delà de la forêt, le jour se lève sur Ann-Ville. Trois silhouettes se pressent, trois points rouges sur les rues pavées de blanc. Leurs longues jupes balayent le sol verglacé, leurs foulards noués bas sur leur front masquent leur visage.

– Quel froid... Dire qu'on est en avril!

– Garde ton souffle, Johanna, chauffe tes mains avec, le bébé à naître va en avoir besoin.

La troisième glisse sur le sol, se rétablit. Son rire tinte dans l'air glacé.

– Une enfant du printemps en plein hiver! Ça promet.
Les femmes, bientôt, s'arrêtent devant une porte; elles frappent trois coups, elles n'attendent pas de réponse, elles entrent.



Ce même mois d'avril, ailleurs, à l'étranger

– Soriane... Arrête!

Debout sur une barque figée au milieu du lac d'une grande cité, deux femmes tentent de démêler les fils de leurs cannes à pêche. Des branchages cernent l'embarcation et l'engluent au milieu de végétaux mêlés de bouts de plastique. Sur la rive, de hauts immeubles peinent à trouver une lumière de fin de jour entre jaune et gris.

Les doigts gantés des femmes dérapent sur les nœuds de nylon; plus elles tirent sur les fils, plus ils s'empêtrent. Sous sa frange de cheveux noirs qui dépasse d'une toque rouge, les yeux de la plus grande des deux, Soriane, luisent de larmes, elle rit à s'en étrangler. L'autre bougonne. Elle jette sa canne au fond de la barque, elle enfonce son bonnet sur son front et attrape une rame.

– Tu t'en moques, en fait, de la pêche... Tu te moques de tout.

Cette autre, qui s'appelle Nanna, se penche pour repousser du bout de la rame les branchages enchevêtrés. Le bois crisse, la barque semble se décoller de la surface du lac, elle esquisse un mouvement, avant de se figer à nouveau. Soriane regarde sa

canne encore reliée à celle de Nanna par un entrelacs de fils, elle hausse les épaules et la jette à son tour. Le métal de la canne résonne en heurtant le fond en aluminium. La barque tangué quand Soriane rejoint Nanna et s'assoit près d'elle. Se laisser tomber près d'elle serait plus juste. Le rire de Soriane s'éteint, mais un sourire moqueur reste imprimé sur son visage. Nanna souffle sur les mèches blondes qui s'échappent de son bonnet, elle râle.

– Si tu crois que je vais passer le week-end à me geler sur ce lac...

Elle s'acharne sur un énorme bout de bois aux ramifications noueuses ; il finit par se séparer de la barque et dérive.

– Ne m'aide pas, surtout !

Enfin libérée, la barque glisse, elle avance. Soriane s'appuie sur l'arrière de la coque, elle enlève un gant et laisse sa main traîner dans l'eau. Les yeux fermés, elle tend son visage au soleil qui pique sur l'horizon. Nanna ne dit plus rien, elle aussi absorbe toute la lumière qu'elle peut, toutes les deux savent que le jour ne dure pas longtemps en cette période de l'année. Nanna a remonté son col jusque sous son nez ; mêlé au froid, l'air qui sort de ses narines se fait vapeur. Elle rame. Le clapotis de l'eau l'apaise. Soriane ouvre les yeux, elle se redresse. Dans le lointain, un homme vêtu d'un ciré jaune semble glisser sur l'eau. Debout sur une barque, il s'éloigne du rivage. Soriane le regarde, son sourire s'est effacé.

– La seule fois où mon père m'a emmenée pêcher, c'était en cachette. Personne ne devait nous voir ensemble, *les autres ne comprendraient pas, ils nous feraient du mal*, c'est ce qu'il m'a dit ce matin-là.

La femme se tait. Son regard plus bleu que ce bleu figé au cœur des contrées glacées s'est noirci. Nanna continue de ramer. Un oiseau crie et laisse un trait noir dans le rouge du couchant. Les lumières de la ville s'allument. Le geste de Nanna est ample maintenant, la barque glisse.

– Tu ne m'avais jamais parlé de ton père.

Le visage de Soriane se crispe, elle plisse les yeux pour faire disparaître la barque qui s'estompe au loin, elle ne veut plus voir l'homme en jaune et toute cette eau sous lui. Elle se tourne vers Nanna, un sourire amer barre son visage.

– Il n'y a rien à en dire, je n'ai pas de père. Les autres ont décidé : sur ta chère presqu'île, une mère, quand elle est étrangère, c'est bien assez pour une bâtarde...

Sur la rive, la ville clignote, des phares, feux rouges, feux blancs, répondent aux fenêtres allumées et aux néons publicitaires.

– On n'est jamais arrivés au bateau. Une vieille nous a vus, elle a ameuté la moitié d'Ann-Ville. Ils nous ont séparés. Après...

La rive se rapproche. Autour de la barque, les faisceaux des réverbères viennent lécher les eaux tremblantes du lac.

Nanna a arrêté de ramer.

– Après ?

D'un geste de la main trop ample, Soriane dégage ses longs cheveux de son col.

– Il n'y a pas d'après. C'est bien la seule façon pour qu'il n'y ait pas eu d'avant, non ? Plus de père, plus de famille. Plus rien, que ma mère. Mon père, lui, reprenait sa vie avec sa vraie famille. Il venait d'avoir un fils avec l'autre, la légitime parce

que née sur la presqu'île de plusieurs générations de femmes nées avant elle sur cette même terre ! Mais jusqu'à quand il faut remonter pour appartenir à un pays, tu peux me le dire, Nanna ? Et toutes ces femmes de là-bas, si fières de prôner leur matriarcat et les amours libres, elles nous ont chassées, ma mère et moi ! Tu parles d'une liberté... Libres d'aimer, oui, mais entre soi, pas une étrangère. Et moi, la fille de l'étrangère, je pouvais crever...

Elle prend la seconde rame et se met à repousser les flots en serrant les dents. La barque avance à grands traits.

– J'avais cinq ans. Tu te rends compte ? Cinq ans ! J'ai pleuré à m'user les paupières.

– Tu ne l'as jamais revu ?

– Qui ? Mon père ?

Le soupir que pousse Soriane pourrait être la plainte d'un de ces mammifères marins qu'on imagine peupler les eaux les plus profondes mais qu'on préfère ne jamais voir. L'homme en jaune a disparu, mangé par l'horizon. Soriane pousse sur la rame.

– Jamais. Il est mort, j'avais onze ans ; ma mère a craché par terre avant de me l'annoncer. Il paraît que j'ai les mêmes yeux que lui, c'est tout ce qu'il m'a laissé.

Les deux femmes rament en silence. Le clapot rythme le temps en suspension. Soriane lève sa rame, elle essuie son nez gelé du revers de sa manche. Nanna continue de pousser l'eau sous sa rame.

– Je suis désolée... Je ne savais pas. Quand j'étais enfant, à Ann-Ville, on ne parlait pas de tout ça. On taisait tant de choses... comme on devait se taire en passant devant le ponton numéro neuf, celui d'où était parti le dernier homme noyé.

Soriane éclate de rire.

– Ne sois pas désolée ! Un jour, je leur ferai payer. Moi aussi, je peux effacer les familles, les anéantir. Je serai toujours seule, mais vengée.

– Tu n’es pas seule, il y a ton frère !

Soriane se tait. Elle plonge sa rame dans l’eau, pousse dessus.

– Tu parles d’un frère... Il ne doit même pas savoir que j’existe.

Nanna rame à l’unisson de Soriane ; l’embarcation glisse sans bruit dans le froid du soir.

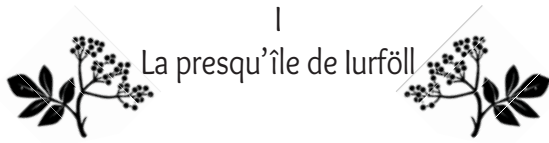
– Mais toi tu le sais. Tu devrais le rencontrer.

Le silence enveloppe les deux femmes. Elles sont deux points qui flottent sur un lac de possibles. bercée par le rythme de la barque, Soriane baisse un instant ses défenses.

– Je me demande s’il a les yeux de mon père, comme moi...

Mais elle se reprend aussitôt :

– Rame, Nanna, rame. Il ne nous reste que ça, à nous, femmes sans famille, ramer.



I

La presque île de lurföll



La bougie sculptée

Assise sur un coussin posé près du poêle, Albaan sculpte une bougie de la pointe d'un couteau. Lanière après lanière, elle creuse l'arc d'un cou, la forme des oreilles. Sa mère s'approche et se penche vers elle.

– Tiens le couteau plus incliné, comme ça, regarde... Tu vois, ton geste sera plus précis.

Lana sourit à sa fille et retourne à la table qui déborde de feuilles éparpillées, c'est sa soirée comptes et factures. Albaan tire la langue pour mieux s'appliquer. Pas facile, à cinq ans, de transformer un bout de cire en loup effrayant. Elle a déjà raté plusieurs fois, mais elle y arrivera. Elle souffle sur sa frange pour la ramener en arrière. Elle se concentre à nouveau sur la bougie et chantonne un air ancien, une histoire de chouette et de forêt... Une étoile, deux lunes, et la nuit... *Reine des forêts, ses yeux dans le noir font deux points dorés...*

Elle aime bien les histoires d'animaux, et celle de sa naissance aussi. *À ta naissance, tu étais pâle...* C'est ce que sa mère lui a toujours raconté. *Il faisait froid, on était en avril, mais on tardait à sortir de l'hiver. Ton visage était couleur de lune et tes lèvres carmin.* Un début narré comme un conte, un air de Blanche-Neige, ça lui allait plutôt bien. Sauf pour les yeux. Albaan ne les avait pas

noirs, mais de ce bleu intense qui colore les eaux prises dans les glaces, tout au nord des terres, une grande partie de l'année. Un regard qui pénètre et peut effrayer quand il ne fait pas succomber. Elle ne le sait pas encore, mais un jour, ce regard sera un atout. Il sera son arme, et sa faille : parce qu'une autre avant elle, une qu'elle ne connaît pas, est née avec ce même regard, son destin sera tracé d'une ligne de partage des vies, cette crête d'où l'on peut basculer et où seuls les êtres bien plantés savent marcher sans tomber.

C'est sa mère qui l'a nommée Albaan. Son père, comme tant de pères, était absent ce jour-là. En ce pays perdu au bout du monde, les hommes sont en mer plus de jours que n'en compte l'année. On a beau être à l'aube du ^{xxi}e siècle, les traditions, ici, sont ancrées, comme les glaciers, elles ne bougent qu'avec une lenteur hypnotique. Albaan est née, elle est sortie du ventre de sa mère entre les mains de Johanna, la docteure, de Brïana, la cordonnière, qui faisait office d'infirmière ce soir-là, et d'Anouk, l'amie de toujours de sa mère. Elle est née entourée de femmes, sans le regard d'un père posé sur elle. Mais quand ce père est revenu, entre deux campagnes de pêche, il a soufflé un moment sur ses mains si épaisses d'avoir tant écaillé le poisson et rapiécé les filets. Une fois ses paumes réchauffées, il a tenu entre ses gros doigts les mains de poupée de sa fille avant de fondre en larmes.

Albaan ne se souvient pas d'avoir jamais vu son père pleurer, mais elle aime que sa mère lui raconte cette histoire, encore et encore, comme elle aime les mains de son père, sa peau rugueuse et sa voix abîmée par les vents marins.

Elle appuie un peu trop fort, enfonce la pointe du couteau dans la cire... le loup aura un œil plus gros que l'autre, tant pis.

– Ma... Il rentre quand, papa?

Lana lève les yeux, elle passe son crayon derrière son oreille et s'étire en faisant craquer ses os.

– Pas avant deux semaines, *Baby-an*. Tu as fini? C'est l'heure d'aller se coucher.

Sa mère dresse une pile de ses papiers avant de passer dans chaque pièce pour souffler les bougies et éteindre les lumières. Albaan tord son nez en examinant son loup. À part l'œil trop gros, elle le trouve assez réussi, et ses dents sont bien effrayantes. Elle le caresse pour enlever les bouts de cire restés collés.

– Demain, je le montrerai à Lilijann, elle va avoir peur, c'est sûr!

Albaan souffle sur le loup, elle le fait tourner devant son visage. Elle voudrait rester là, près du poêle, et parler encore avec sa mère. Elle n'aime pas l'heure du coucher, quand il faut plonger dans le sommeil... Qui sait où il peut nous emporter?

Albaan pose son loup sur sa table de chevet. Sa mère aussi le trouve réussi.

– C'est un beau loup...

– Je crois plutôt que c'est une louve. Une louve, c'est beaucoup plus effrayant, ça montre les dents pour défendre ses petits.

Lana sourit et embrasse le front de sa fille avant d'éteindre en sortant de la chambre. Albaan se faufile tout au fond de son lit et se frotte les pieds en se racontant à voix basse la suite de l'histoire... *Mon prénom vient de ma mère et mon nom aussi: Blosseüm. Albaan Blosseüm, c'est ainsi que l'on me nomme, première née de Lana Blosseüm et de Iūlians Förmster, fille de la presque île de Iurföll...*

Le sommeil bientôt pèse sur ses yeux. Albaan glisse dans les paysages de cette presqu'île recroquevillée sur l'océan, une terre mangée de brumes, de neige, de lacs et de forêts, un pays isolé du monde où la plus grande des villes est un simple port de pêche aux maisons de bois bariolées. Albaan s'endort dans la peur de perdre pied. Elle sent la présence de l'océan, là, tout autour d'elle. Et sur cet océan, son père, ce géant, n'est qu'un minuscule point, elle le sait. Un point qui flotte et peut sombrer.

Une louve à l'école

Sa louve dans la poche, Albaan marche à grands pas vers l'école. Sa mère l'accompagne encore tous les matins, mais bientôt elle pourra aller à l'école toute seule, le chemin est facile à suivre, elle ne risque pas de se tromper, et il y a si peu de voitures dans les rues qu'elle ne craint pas grand-chose. Au pire, elle croisera Súsanna, la factrice, qui roule trop vite sur son side-car, mais même Súsanna qui aime tant la vitesse ralentit aux abords de la seule école de la ville. Albaan fait bien attention à ne pas écraser la louve entre ses doigts, elle veut la montrer à Lilijann et à Estefan et aussi à Sofian ! Sûr, ils vont être étonnés qu'elle l'ait si bien réussie ! La prochaine fois, elle sculptera une chouette, c'est joli, une chouette.

Devant le portail de l'école, Lana remet le bonnet de sa fille en place.

– Je dois vernir la coque d'un gros bateau aujourd'hui, je n'aurai pas le temps de passer te chercher. On se retrouve à l'atelier, Anouk t'accompagnera.

– Je peux venir toute seule, je connais le chemin !

– Je sais bien, *Baby-an*, mais je préfère, ça me rassure... Anouk m'a dit qu'elle préparait des crêpes... Ne fais pas cette tête, je te laisserai poncer un joli morceau de bois, tu veux ?

Sa mère n'a pas le temps de finir sa phrase, un garçon arrive en courant derrière elles et plaque ses deux mains sur les yeux d'Albaan.

– Devine qui je suis...

Albaan rit, il faudrait être sourde pour ne pas reconnaître la voix de Sofian, et ne pas avoir de nez pour ne pas sentir son parfum de savon au citron.

Elle sort sa louve de sa poche, se retourne et la brandit devant les yeux de Sofian :

– Tu es Sofian! Et moi... je suis la louve! Houuu...

*

Lana regarde les deux enfants entrer dans le bâtiment en hurlant comme des loups affamés. Elle enfonce ses mains crevassées dans ses poches pour les protéger du froid. L'étape du vernis est sans doute ce qu'elle aime le moins dans son métier. Les résines lui attaquent la peau, et elle ne supporte pas de mettre des gants pour travailler. Enfin... Dans quelques jours, ce sera fini et elle pourra commencer un nouveau chantier, scier et arrondir les pièces de bois massif, si lourdes mais si agréables à caresser sous la paume. Et côté odeur, c'est quand même autre chose que tous ces foutus produits chimiques! Il faut qu'elle demande à Anouk et à sa sœur quel jour elles seront libres pour l'aider à mettre les madriers en place...

Albaan aura-t-elle cet amour du bois et des bateaux? Est-ce qu'elle aura envie de devenir charpentière de marine, comme sa mère? Et sa grand-mère avant elle? Qui sait? Pour le moment, sa fille ne rêve que d'animaux qui font peur et des retours

de son père. Iùlians lui manque, à elle aussi... Lana est heureuse de sa liberté quand il n'est pas là, et tout aussi heureuse quand il revient. Dans cette presque île oubliée du monde où les femmes sont libres de vivre toutes les amours qu'elles désirent, Lana n'a que Iùlians comme amoureux, depuis des années, et qu'importent les racontars. Elle n'avait pas seize ans quand elle l'a invité dans sa chambre des bourgeons, lui en avait vingt passés. Et depuis, chaque retour est un nouveau départ, une nouvelle histoire. Chaque fois, elle attend Iùlians et seulement lui. L'embrasser, caresser du bout de sa langue les crevasses sur ses lèvres gercées par le sel, serrer son corps contre le sien. L'étreindre, le retrouver. Lana frissonne.

Une moto la croise, éclaboussant le bas de son manteau de neige fondue. Elle jure.

– Sacrefeu! Va donc le ranger, ton engin!

En hiver, c'est la neige fondue, au printemps, c'est la boue, l'été, la poussière... Il faudrait goudronner toutes les rues, pas seulement celles qui longent le port! On se croirait en plein Moyen Âge...

Lana râle, mais elle aime sa ville, si humaine. Les plus hautes bâtisses n'y comptent que trois étages, et les maisons sur les quais sont peintes aux couleurs vives des bateaux, rouge, rose et ocre jaune. Plantée les pieds dans les eaux gelées de la mer du Grand Nord, cernée de forêts aux ombres immenses, Ann-Ville se joue du moindre rayon de soleil. On pourrait presque se croire en Italie ou dans ces pays qui donnent envie d'aimer et de chanter. Une Italie glacée l'hiver, sans vraie nuit l'été.

– Eh! Lana... Attends-moi!

Derrière elle, Bríana court tête nue, sans veste ni parka.

*

En fin d'écriture de ce roman, je lis *Sorcières, la puissance invaincue des femmes*, de Mona Chollet, La Découverte, septembre 2018. J'y retrouve l'écho de lectures et d'interrogations de mon adolescence. À l'âge d'Albaan, je voulais être une sorcière, une femme qui dérange l'ordre imposé par le patriarcat. Aujourd'hui, je repense à toutes ces sorcières qui m'ont construite : Astrid Lindgren, George Sand, Tove Jansson, Anaïs Nin, Alexandra David-Néel, Agnès Varda, Maria Casarès, Camille Claudel, Benoîte et Flora Groult, Marguerite Duras, Virginia Woolf, Sophie Calle, Annie Ernaux, Nancy Huston, Niki de Saint Phalle, Louise Bourgeois, Auður Ava Ólafsdóttir, Carole Chaix, Natali Fortier, Gwen Le Gac, Géraldine Alibeau, Delphine Jacquot, Cécile Gambini, Clémence Monnet... En toute humilité, je vous donne la main pour entrer dans la ronde avec vous.

© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : février 2020

ISBN 978-2-211-30973-8